



**HAL**  
open science

## En finir avec le genre de vie? Une opposition épistémologique entre Pierre George et Max Sorre

Dylan Simon

► **To cite this version:**

Dylan Simon. En finir avec le genre de vie? Une opposition épistémologique entre Pierre George et Max Sorre. Géopoint, 2014. halshs-01342529

**HAL Id: halshs-01342529**

**<https://shs.hal.science/halshs-01342529>**

Submitted on 8 Jul 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **En finir avec le genre de vie ? Une opposition épistémologique entre Pierre George et Max Sorre**

**Dylan Simon**

Le « genre de vie » a constitué une notion importante de la géographie vidalienne depuis sa formulation par Paul Vidal de la Blache. Celle-ci connaît également une certaine postérité dans les sciences sociales de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle avec son intégration au discours sociologique par Maurice Halbwachs dans *Les Causes du suicide* en 1930. Après-guerre, deux géographes vont s'emparer à nouveau de la notion. En 1948, Max Sorre propose la réactualisation du schème vidalien à l'aune des transformations contemporaines. Pourtant, cette reformulation est vigoureusement contestée par Pierre George en 1951.<sup>1</sup> De ce désaccord polémique resté fameux dans l'historiographie – en témoigne son évocation récente par Paul Claval<sup>2</sup> – nous souhaitons proposer une relecture, en tentant d'éclairer ses ressorts épistémologiques. Ainsi, les textes en questions révèlent l'opposition entre deux heuristiques différentes, l'une écologique, l'autre économique, un antagonisme témoignant également d'opérations distinctes pour fonder le discours géographique.

### **Contextes et conditions de la controverse autour du genre de vie**

Comme le souligne Bertrand Müller, la critique scientifique est « tributaire d'un dispositif qui la contraint, qui rend possibles certains jugements et en interdit d'autres. »<sup>3</sup> Pour appréhender pleinement l'opération critique menée par Pierre George à l'encontre de la notion et

---

<sup>1</sup> Sorre M., 1948, « La notion de genre de vie et sa valeur actuelle », *Annales de Géographie*, t. 57, n° 306 et 307, p. 97-108 et 193-204 ; George P., 1951, *Introduction à l'étude géographique de la population du monde*, PUF, Paris, p. 69-80.

<sup>2</sup> Claval P., 2012, *De la terre aux hommes*, Armand Colin, Paris, p. 305-306.

<sup>3</sup> Müller B., 1994, « Critique bibliographique et construction disciplinaire : l'invention d'un savoir-faire », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 14, p. 109.

éviter la seule lecture internaliste ou la vision naïve de la dispute intellectuelle, il faut assurément envisager le dispositif et les déterminations sociales qui la configurent. Cette critique s'inscrit dans un certain nombre d'instances de légitimation : elle figure dans un ouvrage paru aux *Presses universitaires de France* avec une préface d'Alfred Sauvy. Si le capital universitaire de son auteur est déjà relativement important dans le champ disciplinaire, Pierre George semble s'inscrire dans une position de *challenger* contestant la doxa vidalienne. Cette inscription savante et le dispositif textuel dans lequel elle s'insère rendent possible la remise en cause d'une notion symboliquement imposante de la géographie classique. Cette controverse s'inscrit enfin elle-même dans un triple contexte, socio-historique, disciplinaire et idéologique. Inutile de s'étendre sur la configuration bien connue de l'après-guerre, où la croissance économique et démographique, la division du monde en camps politiques antagonistes, l'augmentation des données statistiques disponibles, etc., modifient la production savante.<sup>4</sup> Ces mutations socio-économiques expliquent, pour partie, l'émergence de tensions disciplinaires. Dans les années quarante se profile une remise en cause ou un ajustement du paradigme écologique et de ses grands concepts de base, notamment chez Jean Gottmann et Louis Poirier, et où, comme le remarque Marie-Claire Robic, « la conscience d'une libération par rapport aux contraintes mésologiques, concomitante du développement technique, a également concouru à une désaffection pour la géographie humaine classique ».<sup>5</sup>

---

<sup>4</sup> Sur cette configuration, cf. Robic M.-Cl. (dir.), 2006, *Couvrir le monde*, Adpf, Paris, p. 34-35 et 71.

<sup>5</sup> Robic M.-Cl., 1990, « Milieu », dans Auroux S. (dir.), *Les notions philosophiques. Dictionnaire*, T. 2, *Encyclopédie philosophique universelle*, PUF, Paris, p. 1634. Cf. Robic M.-Cl., 1995, « Des vertus de la chaire à la tentation de l'action », dans Claval P. et Sanguin A.-L. (dir.), *La géographie française à l'âge classique*, L'Harmattan, Paris, p. 44-51 et Orain O., 2009, *De plain-pied dans le monde*, L'Harmattan, Paris, p. 76 : « certains élèves directs de P. Vidal de la Blache ont contribué à cette nouvelle recherche de "fondements" ».

Pour dire la modernité de l'époque, la notion de genre de vie et l'opération visant à sa réactualisation ont pu paraître dépassées à bien des égards. Ainsi en 1949, Maurice Le Lannou questionne l'efficacité de la notion, en soulignant sa dimension « sociologique » et son absence de spécificité géographique.<sup>6</sup> A l'encontre de ce dernier, Pierre George opère également une critique, préfigurant fortement celle à l'égard de Max Sorre : au nom d'une heuristique économique, érigeant l'homme en consommateur et en producteur, il sape sa notion d'« homme-habitant », minimisant et dévalorisant l'importance du rapport mésologique.<sup>7</sup> Mais l'apparition de dissensions disciplinaires s'arrime souvent à des motivations idéologiques issues du marxisme. Dès 1950, « La section de Géographie du Cercle des Historiens Communistes » propose une lecture marxiste des *Fondements de la géographie humaine*, donnant lieu à des critiques acerbes. Les auteurs reprochent à Max Sorre une objectivité de façade cachant une entreprise d'« apologie, plus ou moins voilée ou consciente, de la production capitaliste » et une ignorance des principaux déterminants socio-économiques de domination.<sup>8</sup> Cette mise en cause sera réitérée en 1953 par Raymond Guglielmo, ce dernier déconstruisant à son tour la notion de genre de vie dans une évidente filiation georgienne.<sup>9</sup> Or, comme le révèle la correspondance entre Max Sorre et Pierre George, l'intervention de Raymond Guglielmo est notamment au centre d'une autre polémique entre les deux savants : quand Max Sorre dénonce un géographe ne

---

<sup>6</sup> Le Lannou M., 1949, *La géographie humaine*, Flammarion, Paris, p. 150-151.

<sup>7</sup> George P., 1950, « Réflexions sur la géographie humaine. A propos du livre de M<sup>r</sup> Le Lannou », *Annales de Géographie*, n° 315, p. 215.

<sup>8</sup> Article collectif, 1950, « Critique de la géographie bourgeoise », *La Nouvelle Critique*, n° 15, avril, p. 75-76.

<sup>9</sup> Guglielmo R., 1953, « Intervention du Cercle des Géographes, présentée par Raymond Guglielmo », *La Nouvelle Critique*, n° 45, avril-mai, p. 269 : « Il a tout de même fallu essayer d'adapter tant bien que mal la notion de genre de vie aux habitants des grands pays industriels capitalistes et des pays coloniaux. C'est l'entreprise, entre autres, de M. Sorre, qui, pour arriver à nier le rôle déterminant des rapports de production dans ce domaine, aboutit, par exemple, aux « genres de vie urbains » ou « ruraux », qu'il explique uniquement par des facteurs techniques. Le titre même de ses deux grands ouvrages est évocateur : *Les Fondements biologiques de la géographie humaine* et *Les Fondements techniques de la géographie humaine* ; les fondements économiques ne l'intéressent pas. On rejoint ici la tentative de certains historiens bourgeois [...]. »

respectant pas les règles du débat scientifique, Pierre George soutient la valeur intellectuelle et universitaire de Raymond Guglielmo. Mais, si le militantisme de ce dernier est documenté,<sup>10</sup> l'engagement de Pierre George semble plus complexe et soucieux des formes universitaires, « un peu en retrait par rapport à d'autres géographes [...] sur le registre de l'enthousiasme novateur et de la lutte idéologique face aux tenants de la "géographie bourgeoise" ». <sup>11</sup>

### **L'heuristique écologique comme fondement du savoir géographique**

Avant d'aborder spécifiquement la critique georgienne, précisons comment le « genre de vie » s'intègre dans le programme écologique de Max Sorre. Déjà centrale dans sa thèse sur *Les Pyrénées méditerranéennes* en 1913, elle se comprend toujours en 1948 comme une notion écologique exprimant la relation d'un groupe humain à son milieu. Dès lors, elle correspond à l'expression matérielle, technique et culturelle de l'adaptation humaine au milieu.<sup>12</sup> La notion se construit à l'intersection du vital et du social,<sup>13</sup> comme une combinaison de réalités disparates, naturelles et humaines. Si en 1913 elle se construisait par analogie avec les concepts de la phytogéographie, en 1948 Max Sorre l'appréhende encore par un discours vitaliste. Fondamentalement, elle s'articule donc autour d'un « donné » – des ressources ou des facteurs

---

<sup>10</sup> Cf. *Géographie et contestations. Autour de Raymond Guglielmo*, 1991, CREV, Paris.

<sup>11</sup> Pailhé J., 1981, « Pierre George, la géographie et le marxisme », *EspacesTemps*, n° 18/19/20, p. 20. Cf. aussi Bataillon Cl., 2006, « Six géographes en quête d'engagement : du communisme à l'aménagement du territoire. Essai sur une génération », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], document 341.

<sup>12</sup> Sorre M., 1948, p. 98 : « La notion de genre de vie est extrêmement riche, car elle embrasse la plupart, sinon la totalité, des activités du groupe et même des individus. [...] Ces éléments matériels et spirituels sont, au sens le plus large du mot, des techniques, des procédés transmis par la tradition et grâce auxquels les hommes s'assurent une prise sur les éléments naturels. Techniques de l'énergie, techniques de la production des matières premières, de l'outillage, ce sont toujours des techniques, aussi bien que les institutions qui maintiennent la cohésion du groupe, assurent sa pérennité. »

<sup>13</sup> Keck F., 2005, « Vie sociale et genres de vie. Une lecture des Causes du suicide de Maurice Halbwachs », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 13/2, p. 46.

naturels – artialisé selon des capacités techniques et institué sous des formes sociales. Partant, ce rapport écologique s'appréhende bien souvent de manière physionomique, par l'observation et la restitution des traces de cette adaptation, et en privilégie la dimension matérielle. Pourtant, Max Sorre intègre en 1948 des réalités symboliques et idéelles dans la définition du genre de vie puisqu'il évoque des « éléments spirituels » et consacre un développement aux déterminations religieuses des pratiques agricoles.<sup>14</sup> De fait la notion se construit également à l'intersection du social et du mental.<sup>15</sup>

Ce désaccord savant peut s'interpréter comme une concurrence dans la construction de positions dominantes en géographie. L'approche écologique de Max Sorre peut en effet se lire comme une tentative en la matière, particulièrement lorsqu'il revendique, dans un autre texte de 1948, une compréhension mésologique des structures sociales : « [Le géographe] ne peut pas toucher aux problèmes de structure sociale en les isolant du complexe géographique dans lequel ils se situent. La stratification de la société en castes ou en classes ne se conçoit pas en dehors d'une certaine idée du travail et des besoins économiques, non plus qu'en dehors d'une certaine atmosphère religieuse pour les castes. [...] Soit à titre de condition, soit autrement, le milieu se réintègre toujours dans l'étude de la vie sociale. Particulièrement quand il impose des limitations au genre de vie. Concevrait-on l'organisation des sociétés esquimaux étudiées par M. Mauss, en dehors de l'ambiance si spécialisée des régions polaires. Le géographe prend les formes sociales comme une manifestation entre d'autres du genre de vie dans un milieu donné. »<sup>16</sup> Dans sa perspective,

---

<sup>14</sup> Sorre M., 1948, p. 99 : « Ces actions ont leur place au même titre dans le genre de vie. Lors donc que nous le définissons, nous devons ne pas le mutiler : à côté des éléments matériels les plus facilement accessibles, les éléments spirituels ont leur place. Et naturellement les éléments sociaux : la constitution du genre de vie est inconcevable en dehors de l'atmosphère d'une société organisée. » Cf. p. 98-99 sur les facteurs religieux ou magiques de certaines pratiques sociales.

<sup>15</sup> Keck F., 2005, p. 46.

<sup>16</sup> Sorre M., 1948b, *Les fondements de la géographie humaine*, T. II, Armand Colin, Paris, p. 57.

le social ne peut se comprendre sans le recours au milieu ou au genre de vie, notion l'articulant justement au social. Ce faisant, un fait social ne peut s'abstraire totalement de son inscription dans un « complexe géographique », c'est-à-dire dans un milieu. Le social n'est alors que l'expression d'un genre de vie inséré dans un milieu, ce dernier apparaissant comme une explication en dernière instance du social. Ainsi, la structure sociale – la division en classes – se comprend par son intégration dans un genre de vie. L'exemple convoqué est très suggestif : la caste, forme de classe sociale, est incompréhensible sans le recours au facteur religieux, composante, on le sait, du genre de vie, de la même manière qu'il déterminait des pratiques sociales par des déterminations religieuses. Ce faisant, l'appréhension écologique – par l'entremise des notions de milieu et de genre de vie – est érigée comme discours totalisant, fondateur, où le social se comprend comme manifestation du milieu. Il y a là l'inscription d'un discours visant à fonder le social, mais également l'explication en géographie. Or, on sait que le discours de fondement peut être une tentative pour constituer une position disciplinaire dominante, en témoigne le travail de Louis Pinto.<sup>17</sup> L'opposition entre les deux savants se joue donc sur le choix des facteurs explicatifs en géographie, Pierre George s'inscrivant difficilement dans une compréhension des structures économiques et sociales en termes de genres de vie.

### **La base économique comme fondement de l'explication géographique**

On comprendra la critique georgienne comme une tentative pour reconstruire les fondements d'un régime explicatif en géographie.

---

<sup>17</sup> Pinto L., 2009, *La théorie souveraine. Les philosophes français et la sociologie au XX<sup>e</sup> siècle*, Cerf, Paris, où il montre que la philosophie, menacée dans son magister, aurait institué des stratégies pour reconstituer sa position dominante, notamment par un discours de fondement des sciences humaines, dont témoignerait notamment la recherche archéologique de M. Foucault.

Plusieurs indices témoignent de cette proposition de refondation, s'énonçant sur plusieurs niveaux et passant d'abord par une déconstruction de la notion. Ainsi, il la conçoit systématiquement comme essentiellement descriptive.<sup>18</sup> Celle-ci serait caractérisée par une obsolescence analytique la rendant inapte à comprendre les sociétés industrielles et la renvoyant de fait à l'étude des sociétés dites archaïques.<sup>19</sup> S'inscrit ici une profonde contestation de l'approche vidalienne, l'importance accordée à la dimension visible dans l'appréhension des réalités géographiques : « Le problème revient à savoir si la géographie doit se borner à cataloguer des formes extérieures d'activité, en réduisant son étude des infrastructures fondamentales à un simple recours à l'explication fournie par les disciplines traitant de morphologie et d'organologie sociale et économique (ou même en se limitant à une mission strictement descriptive et, dans la mesure du possible, systématique – en faisant reposer cette classification systématique sur des caractères extérieurs – ) ou bien si elle doit prendre pour objet l'architecture qui supporte sur ses diverses façades les motifs apparents que constituent les genres de vie. »<sup>20</sup> L'usage d'une terminologie physionomique révèle cette matérialité et cette visibilité à laquelle s'attacherait trop la notion. Surtout, celle-ci s'inscrit à l'opposée d'un lexique à connotation marxiste – avec la récurrence des vocables et syntagmes de « structure », « infrastructure », « superstructure », « production »,

---

<sup>18</sup> George P., 1951, p. 71 : « [...] auquel s'applique la « grille » descriptive du genre de vie [...] » ; p. 74 : « La notion de genre de vie ne peut plus prétendre être explicative dès qu'elle s'applique aux économies complexes, y compris les économies coloniales. Elle peut être retenue comme un élément d'analyse de caractère descriptif. » ; et p. 75 : « Reconnaître que la notion de genre de vie change de contenu et perd de sa force explicative en s'appliquant aux sociétés que la révolution industrielle a rendues plus compliquées et, qu'en même temps, elle perd de sa force explicative pour demeurer à peu près strictement descriptive, et de plus en plus fragmentairement descriptive, n'est-ce pas suggérer quelque renonciation aux ambitions légitimes de la géographie humaine ? »

<sup>19</sup> On a souligné cette dimension, cf. Rochefort M., 2008, « Les structures sociales dans la pensée géographique de Pierre George », *Cahiers de géographie du Québec*, 52, n° 146, p. 248-249 ; Pourtier R., 2008, « Pierre George et les questions de population » dans « Pierre George (1909-2006) : un géographe témoin de son temps. Hommage des Annales de Géographie », *Annales de géographie*, n° 659, p. 15 ; Claval P., 2012, p. 305-306.

<sup>20</sup> George P., 1951, p. 75.



« système économique et social », « capital productif », « rente », etc.<sup>21</sup> – une opposition terminologique visant à distinguer une approche descriptive d'une démarche analytique.

Cette critique s'avère particulièrement affûtée dans le cas de Max Sorre, ce dernier incarnant une lecture du rapport homme-milieu par une démarche physionomique. Pierre George en appelle donc à dépasser ou à combiner cette heuristique visuelle et descriptive par l'intégration de déterminations économiques et sociales. S'inscrire du côté d'une explication géographique véritable passe par le déploiement d'un discours de fondement où se déploie notamment un vocable de la détermination<sup>22</sup>, mais où se rejoue surtout l'antagonisme entre une approche censément superficielle et un discours profond accédant aux causalités premières des réalités géographiques. Le texte de Pierre George regorge ainsi de telles oppositions, Max Sorre se voyant confiné à l'étude de « manifestations mineures de problèmes humains », à l'attention pour « une dissemblance superficielle », pour des « épiphénomènes », à la perception du « caractère accessoire, secondaire, et non foncièrement causal » de certaines relations, quand Pierre George revendique l'analyse de « similitudes profondes », de « problèmes fondamentaux », d'« infrastructures fondamentales » et la définition du « facteur essentiel en géographie humaine ».<sup>23</sup> En cela, il mène une opération de discipline du discours vidalien incarné par Max Sorre. Dès lors, il n'est pas surprenant que la critique se formule à

---

<sup>21</sup> George P., 1951, p. 69 : « systèmes économiques et sociaux » ; p. 72 : « formes d'organisation économique et sociale », « formes nouvelles de production », « unité économique et sociale » ; p. 73 : « Sur les infrastructures que sont les aptitudes productives du groupe se greffent des superstructures », « modes d'activité productive » ; p. 74 : « structures économiques et sociales » ; « la structure et l'évolution structurale du système économique et social », « système économique et social » ; p. 76 : « Ce système de production comporte des rapports de production originaux, qui sont l'infrastructure de la nouvelle différenciation sociale », « économie industrielle capitaliste », « forces productives » ; p. 77 : « exploitation », « capital productif », « rente », etc.

<sup>22</sup> George P., 1951, p. 76 : « le facteur déterminant » ; « C'est le changement de système économique et social qui a déterminé l'originalité de la condition de chacun de ces hommes » ; « C'est donc le changement de système qui a été le moteur de la transformation des genres de vie » ; « Ce changement détermine toutes les formes de production, d'échange, de consommation, et, par suite, la physionomie de la société ».

<sup>23</sup> George P., 1951, p. 74 et 75.

l'égard d'une notion inscrivant le rapport écologique, notamment dans le reproche d'une « confusion de fond, entre activité et production ». Se trouve ici dénoncé « l'activité » ou le « mode d'activité », c'est-à-dire l'expression ou le résultat de l'interaction du vital et du social donnant forme au genre de vie, puisque l'activité humaine se conçoit dans son articulation avec un milieu. Or cette approche écologique – en termes d'activité, de techniques, pouvant donner lieu à des comparaisons entre différents groupes humains – semble largement inopérante à Pierre George pour appréhender la spécificité de ces multiples différenciations sociales dans les sociétés industrielles. Pour analyser celles-ci, il propose les notions de « production » et de « mode d'activité productive » qui sont au cœur de son programme heuristique. Ce faisant, il s'inscrit implicitement dans un schéma d'inspiration marxiste par la référence au concept de « mode de production », fournissant ainsi une base économique, une infrastructure, à l'étude de ces différenciations sociales.<sup>24</sup> Pour chaque société ou groupe humain – les Esquimaux ou les cheminots selon l'exemple pris successivement par les deux géographes – l'analyse en termes de « mode d'activité productive » permet d'articuler la relation de ces travailleurs avec leurs moyens de production et donc *in fine* de les comparer.<sup>25</sup> La notion de genre de vie, faisant fi de ces questions, serait donc inadéquate pour produire une telle comparaison ou typologie des groupes sociaux. Néanmoins, malgré la cohérence de cette perspective, il opère une réduction de l'activité humaine à sa composante socio-économique puisqu'il en écarte les caractéristiques vitale et mentale, en témoigne son rejet de l'alimentation comme objet d'étude.<sup>26</sup>

---

<sup>24</sup> On s'accordera ici avec Orain O., 2009, n. 1, p. 97, pour dire qu'il s'inscrit « dans une perspective pour partie marxiste, à cette nuance importante que P. George est demeuré complètement dans l'implicite : mis à part son intérêt pour les moyens de production, il n'y a rien qui ressemble à une systématisation de cette orientation (qui n'est de surcroît pas affichée). »

<sup>25</sup> George P., 1951, p. 73.

<sup>26</sup> George P., 1951, p. 74.

On comprend aisément que la compréhension économique à tendance marxiste de Pierre George s'oppose frontalement à l'heuristique écologique de Max Sorre. Dans cette controverse, s'opposent donc deux programmes de recherche concurrents mais aussi deux manières d'ordonner le discours et l'explication géographique, deux façons de dire le vrai de la discipline par le choix de certaines pratiques ou horizons cognitifs. « Mais si les *modes de production* remplacent les *genres de vie*, on ne peut guère parler de révolution scientifique pour autant. »<sup>27</sup> A notre connaissance, Max Sorre ne réagira pas publiquement et préférera afficher un silence et une fin de non-recevoir à la critique georgienne, continuant à manier la notion dans des textes ultérieurs. Si par sa critique, Pierre George assure au genre de vie une certaine postérité « en lui assignant une place dans une nouvelle série textuelle »,<sup>28</sup> il s'agira d'une postérité posthume, la notion étant peu usitée après les années 1950.

---

<sup>27</sup> Ripoll F. et Veschambre V., 2005, « Le territoire des géographes. Quelques points de repères sur ses usages contemporains », dans Cursente B. et Mousnier M. (dir.), *Les Territoires du médiéviste*, PUR, Rennes, p. 273.

<sup>28</sup> Müller B., 1994, p. 107.